

Ceci n'est pas une thèse

Le féminisme : un mouvement social et politique qui concerne la moitié de l'humanité mais qui n'a ni fondateur ou fondatrice, ni doctrine référentielle, ni orthodoxie, ni représentant-es autorisé-es, ni parti, ni membres authentifié-es par quelque carte, ni stratégies prédéterminées, ni territoire, ni représentation consensuelle, et qui, dans cette « indécidabilité » constitutive ne cesse de déterminer des décisions, imposant aujourd'hui son angle d'approche et son questionnement à travers le monde. Un mouvement : le bien nommé « mouvement des femmes ». Un objet inidentifiable.

Un mouvement qui vit d'initiatives durables ou sporadiques, celles de ses groupes d'action locaux, nationaux ou internationaux, de ses journaux, de ses revues, de ses lieux de parole et d'intervention – dans l'institution et hors institution – et qui fait bouger les rapports privés et sociaux, impose des lois, change des vies, bouleverse les chambres politiques et les chambres à coucher.

Nulle ne peut parler en son nom. Chacune peut cependant s'en revendiquer et en attester. Un mouvement qui progresse à travers des identifications singulières et collectives dans le dialogue. Un changement des formes qui pour autant ne se mesure pas à l'aune de « la » bonne forme.

Tel est donc l'objet de ce « parcours », ressemblant à une marche, à une promenade – parfois laborieuse – qui effectue des repérages, s'arrête à certains carrefours, éclaire des pans du paysage mais ne se situe pas en surplomb. Parcours à deux voix et à deux regards qui se confondent et qui divergent, parfois s'opposent, dans un effort commun pour saisir les lignes de force de cet espace. Un système infini de traductions élucidant le sens des mots comme des idées.



L'une questionne, l'autre répond. C'est celle qui questionne qui met à la question, fixe les formes du parcours, en détermine les haltes, élit les points de confrontation, trie dans le savoir supposé de l'autre ce qui peut et doit revenir au jour, autorise l'auteure. Mais penser, est-ce répondre à des questions ? Ne serait-ce pas plutôt toujours reformuler les questions elles-mêmes, en déplacer les termes et les enchaîner autrement ? Comment, en répondant à la demande, formuler à nouveaux frais, sous d'autres angles, en termes abrupts, ce qu'on croyait avoir formulé au cours d'un long itinéraire, inscrit dans des livres et dans des textes, comme dans des initiatives et des actions, au cours des années ? Comment résumer en une formule ou en quelques lignes ce qu'un long travail de l'écriture et de l'agir a déployé ? Comment répondre à l'injonction du « tout dire », sur tout, quand on a passé sa vie à récuser le tout pour dire quelque chose ?

Une pratique incontestablement intéressante consiste alors à revisiter en commun l'évidence de quelques leitmotifs fondateurs qui ont rassemblé dès le départ les femmes dans un même mouvement et dont apparaît *a posteriori* la polysémie : « mon corps est à moi », « à travail égal salaire égal », « le privé est politique », « un enfant si je veux » deviennent ainsi les objets d'une herméneutique. On perçoit combien le commun est toujours « comme un ».

Ce « parcours » si bien nommé n'a pas prétention totalisante. Il ne part pas d'un commencement pour aboutir à une fin. Il commence et il s'interrompt sans s'achever, laissant derrière lui des terrains en friche. C'est quand il s'arrête qu'on aurait envie de le commencer, de le recommencer : mais cette tâche appartient à la lectrice, et au lecteur.

—Françoise Collin